DISSERTATION

SUR

LA NÉVROPATHIE OU VAPEURS,

Présentée à l'École de Médecine de Montpellier, et soutenue le 21 thermidor an IX de la République française,

PAR JOSEPH - DAMIEN LIAUBET, de la Dinhac, département du Cantal.

Non unam sedem habet,
Sed morbus totius corporis est.
MEAT.



A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de COUCOURDAN, Imprimeur de la Préfecture, Rue du Berger, N.° 127.

AN IX.e RÉPUBLICAIN.

A. CEUX.

DONT. LE. NOM. ET. LES. BIENFAITS.
SERONT. TOUJOURS. GRAVÉS. DANS. MON. CŒUR.
UNE. MÈRE. TENDRE.
QUE. JE. NE. SAURAIS. TROP. CHÉRIR.
UN. ONCLE. REMPLI. DE. BONTÉ.
QUI. M'A. INSPIRÉ. LE. DÉSIR.
D'EMBRASSER. L'ART. QU'IL. PRATIQUE. SI. BIEN.
DEPUIS. LONGUES. ANNÉES.
UN· BEAU-FRÈRE. ET. UNE. SŒUR.
QUI. ONT. FAIT. DES. SACRIFICES. POUR. MOI.
JE. NE. CROIRAIS. PAS. REMPLIR. MES. DEVOIRS.
SI. EN. VOUS. OFFRANT.
MES. PREMIERS. TRAVAUX.
JE. NE. VOUS. ASSURAIS. EN. MÊME. TEMS.
DE. MON. AMOUR. FILIAL.
DE. MON. RESPECT.
DE. MON. AMITIÉ.
DE. MA. RECONNOISSANCE.

J. D. LIAUBET.

DISSERTATION
SUR
LA NÉVROPATHIE OU VAPEURS.

PLACÉ au milieu d'objets différens dans leur mode d'action, l'homme était dans la nécessité de posséder une faculté active, au moyen de laquelle il pût distinguer ce qu'ils ont pour lui de bon ou de mauvais.

Distribuée dans toutes les parties organiques, la *sensibilité* est cette faculté que la nature a accordée, comme propriété essentielle, à la matière vivante, en la chargeant de présider à l'accomplissement de deux grandes fonctions, celle du sentiment et du mouvement (1). Au moyen de ces attributs, l'homme sent les qualités des corps externes; il se rapproche d'eux ou il s'en éloigne, suivant que ces qualités lui conviennent ou lui disconviennent.

Quoique toutes les parties du corps soient sensibles, il ne faut pas croire que toutes le soient au même degré. Il est un système d'organes qui, quoique long-temps regardé comme l'unique possesseur de la sensibilité, n'est vraisem-

(1) Voyez les attributs que le professeur *Fouquet* accorde à la sensibilité. Dict. encyclop. art. sensib.

blablement que le point de réunion des sensibilités organiques, particulières, qui se correspondant, se coordonnant entr'elles, forment par leur coordination, un mode de vitalité qu'on peut appeler indifféremment, *ame sensitive*, *principe sentant*, *impetum faciens*, etc. Peu importe le nom, pourvu qu'on soit d'accord sur les choses, comme le disait si souvent *Galien*.

Quoique je sois loin de vouloir assigner un siége immuable à ce mode de vitalité ou *principe sensitif*, je regarde cependant, avec les meilleurs physiologistes, le cerveau et les nerfs comme les principaux organes, au moyen desquels l'animal prend connaissance de tout ce qui l'environne.

C'est principalement au cerveau que les sensations venues des divers points sensibles doivent aboutir pour être comparées à un réservoir commun, *sensorium commune*, capable de les recueillir toutes, d'en effectuer la perception ou la conscience.

Il serait sans doute difficile de déterminer au juste toutes les fonctions que le cerveau doit remplir ; cependant on peut lui accorder plus manifestement qu'à toute autre partie, la faculté d'exercer les deux plus essentielles à l'économie vivante. L'une qui lui est propre, s'opère dans lui même, et embrasse tous les phénomènes de l'intelligence. Celle-là ne doit pas m'occuper autant que celle-ci qui demande une communication libre entre le cerveau et les parties auxquelles il envoie des nerfs, pour assurer des actions et réactions mutuelles de l'organe cérébral sur tout le corps, et de tout le corps sur lui-même.

Tout comme les opérations de la première espèce coïn-

cident avec telle ou telle modification du cerveau, de même, celles qui concernent la seconde, demandent un degré moyen de cohésion dans toutes les parties qui composent la machine animale. Moyennant ce degré de cohésion dans les solides, ces deux mouvemens en sens inverse, c'est-à-dire, d'action et de réaction, s'équilibrent suivant l'ordre assigné par la nature, et l'homme sent et se meut conformément aux lois de l'organisation commune, et vit par conséquent. Car la vie est dans les sensations; et il faut absolument que l'homme sente pour vivre. *Sentir* est donc son premier besoin, se *mouvoir* est le second.

Ces deux facultés ne résident pas à proportions égales dans un même système d'organes. La première, où la force sensitive est particulièrement attachée au cerveau et à ses expansions nerveuses et médullaires; la seconde, où la force motrice est principalement l'apanage du système musculaire, et est subordonnée à la première jusqu'à un certain point.

Le cerveau sera donc le centre commun de ces deux systèmes (1), en tant que le musculaire sera subordonné au sensitif qui y prend son origine. Et dans les états qui approchent le plus de la constitution parfaite à chaque âge, à chaque tempérament, il doit exister cette influence moyenne et constante de la force sensitive sur la force motrice. Cette

---

(1) Voyez l'excellente classification nosologique du *professeur Dumas*. Ce n'est pas la seule preuve que ce grand homme a donnée de son génie, et de l'esprit analitique qu'il possède au suprême degré; l'ouvrage qu'il vient de mettre au jour le met au-dessus de tout éloge....

disposition uniformément établie dans le système entier des forces vitales, constitue ce bon état du corps que le professeur *Barthez* a appelé *stabilité d'énergie* (1).

Si par un concours de causes que je spécifierai dans la suite, ce rapport vient à être essentiellement altéré, de manière que les puissances sensitives en soient dépravées, exaltées, et que l'activité de leur influence sur les forces motrices soit augmentée, ce changement général affaiblit tout le système, parce qu'il produit beaucoup de trouble dans la succession naturelle des fonctions. Dans ce désordre de la constitution, les altérations particulières des sensibilités organiques deviennent facilement immodérées, et en imprimant à la sensibilité générale des affections violentes, elles font passer rapidement tout le système par des états dominans de *spasme* et d'*atonie*.

Cette altération générale existant sans complication d'aucune lésion permanente d'organes déterminés, établit ce que j'appelle *Névropathie*, maladie qui a été long-tems confondue par plusieurs auteurs, notamment par *Sydenham*, *Pomme*, *Witt* et autres, avec des affections également nerveuses, comme l'hystéricie, la mélancolie, l'hypocondriacie ; et que d'autres auteurs mieux fondés, tels que *Barthez*, *Dumas*, *Beaumes*, *Pinel* ont distinguée de ces affections.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'il est très-essentiel d'établir une différence entre la *Névropathie* et ces autres maladies désignées plus haut ; attendu qu'elles en diffèrent, et

---

(1) Nouveaux élémens de la science de l'homme.

par leur cause prochaine, et par la méthode de traitement qui leur convient. Circonstance la plus essentielle, celle que le vrai médecin met le plus en considération, quand il veut assigner une ligne de démarcation entre deux maladies. Ainsi dans l'hypocondriacie, il y a une altération générale du système sensible, mais de plus, elle comprend un état nerveux fixé sur les organes digestifs; tout comme dans l'hystéricie, cet état nerveux particulier se trouve fixé sur l'utérus. La mélancolie doit encore être regardée comme différente de la *Névropathie*, en ce que, quoique présentant quelques symptômes communs à toutes les deux, comprend dans son étiologie une lésion particulière du système hépathique avec une influence de ce système sur le cerveau (1).

D'après ces considérations étiologiques, il est évident que la méthode de traitement devra être plus compliquée dans ces diverses espèces de maladies, que dans la *Névropathie*, où le degré moyen de rapport entre les forces vitales étant rétabli par les moyens propres, le sujet reprendra la possession de la santé; tandis que la cure radicale des autres affections, exigera qu'on s'occupe de l'état nerveux local, soit qu'il existe encore dans son état de simplicité, soit qu'il ait attiré sur la partie une fluxion humorale, avant ou après avoir remédié à l'affection générale.

---

(1) C'est ainsi que le *professeur Dumas* l'a considérée dans son cours de méd. théori. et prat.

Après avoir fait sentir les avantages que le médecin peut tirer de la distinction de ces maladies, et donné quelques-uns des caractères qui vont le plus à les séparer, il me reste à faire la description historique de celle qui fait la partie de mon sujet.

DESCRIPTION.

Si je voulais énumérer tous les phénomènes que peut présenter la *Névropathie*, je serais obligé de décrire la plupart des maladies, au moins des chroniques; car il n'est pas de formes sous lesquelles elle ne puisse se présenter; ce qui fait voir l'extrême noblesse des parties que la cause prochaine de cette maladie affecte. Aussi me bornerai-je seulement à en décrire un nombre suffisant pour la faire reconnaître.

Symptômes physiques. Le cerveau étant le centre du système sensitif et moteur, ou des forces sensitives et motrices, au moyen desquelles tous les symptômes s'exécutent, les formes de la *Névropathie* changeront, varieront, suivant que cet organe dirigera son influence sur telle ou telle autre partie du corps. Ainsi, agissant sur le système viscéral, il y développera une infinité de symptômes dont les principaux doivent être rapportés ici.

Tels sont, la sensation d'une boule qui semble monter de la région hypogastrique jusqu'à la partie antérieure du cou, où elle fait éprouver un sentiment de strangulation; des douleurs vives, des crampes, et un resserrement dans l'estomac. D'autrefois ce n'est qu'une sensation incommode,

désagréable, qui n'est point accompagnée de douleurs, mais bien, d'abattement, de découragement, d'anxiété, et quelquefois d'une extrême timidité. Des envies violentes de diverses espèces d'alimens rares ou extraordinaires, ou de substances qui ne sont nullement nourrissantes. Le défaut d'appétit et la lenteur des digestions, avec des vents qui se dégagent de l'estomac; le besoin extraordinaire de nourriture, et les promptes digestions dans d'autres circonstances, et une sensation qui fait croire, quand on a faim, que la région épigastre est tout-à-fait vide. Des spasmes dans les intestins, et la distension dans certaines parties du canal intestinal. Un sentiment d'irritation et de chaleur au col de la vessie, avec de fréquentes envies d'uriner, et des urines limpides, rares ou très-abondantes. L'action augmentée ou diminuée des glandes sécrétoires, et l'imperfection dans les liqueurs qu'elles séparent de la masse. Une constriction ou un resserrement des bronches avec une toux sèche, et difficulté de respirer. Un baillement fréquent.

Dirigée sur le système vasculaire sanguin, l'action du cerveau y fait naître des palpitations de cœur plus ou moins considérables, ainsi que l'augmentation du battement des artères qu'on apperçoit principalement sur le trépié de la cœliaque, les carrotides et les temporales, avec l'augmentation ou le ralentissement du mouvement circulaire du sang.

Cette action se fait bien appercevoir sur le système musculaire, par les crampes, les mouvemens convulsifs des muscles, ou seulement de quelques-unes de leurs fibres; les trésaillemens subits des membres, des mouvemens involontaires, presque continuels, des muscles du

cou, de la tête, ou des bras et des jambes. Voilà pourquoi on a vu des femmes parler pendant deux ou trois mois sans discontinuer, et des personnes courir sans pouvoir marcher; des cris et des ris immodérés, comme convulsifs, qui prennent par accès.

La peau se trouve quelquefois saisie de mouvemens spasmodiques qu'accompagne une sensation de froid, bientôt suivie de bouffées de chaleur qui s'étendent dans tout le corps. Le malade éprouve des douleurs vagues qui parcourent tout son système, en se fixant un petit espace de tems sur les membres, le dos, dans l'abdomen, mais principalement sur quelque point de la tête, où elles décident une sensation qu'il compare à la douleur que causeriat un clou qu'on enfoncerait dans cet endroit. Il éprouve aussi des insomnies opiniâtres, accompagnées d'un mal-aise qu'il ne peut décrire, mais qui diminue quand il sort du lit. Quelquefois ce sommeil troublé, inquiet, accompagné de rêves effrayans et du cochemar, est remplacé par un grand assoupissement et un sommeil profond.

Les sens, sur-tout ceux de la vue et de l'ouie, manifestent quelquefois leur altération par un bourdonnement, ou un sifflement dans les oreilles; la diminution de la vue, et un brouillard épais qui semble être devant les yeux, sans qu'il y ait aucun vice sensible dans ces organes.

Symptômes de l'esprit. Le cerveau étant regardé comme le laboratoire de l'intelligence humaine, l'altération des facultés de ce centre de vitalité devra nécessairement se faire appercevoir par des vices dans la spiritualité. Aussi voit-on les névropates arrêter, avec complaisance, leur esprit

sur des objets puérils qui n'auraient été pour eux, dans un état plus sain, d'aucune considération. Les images sombres, incapables d'exciter aucune sensation de plaisir, leur font une impression délectable, au point de donner lieu à des ris immodérés, et suivis quelquefois, sans cause nécessaire, de pleurs. Ils sont dans une forte persuasion d'être attaqués, et de souffrir de maladies qu'ils n'ont certainement pas. Ils ne peuvent fixer leur esprit sur aucun sujet; leur mémoire diminue; ils ont des idées ridicules qui leur font craindre pour leur sort, une humeur chagrine, de la tristesse, de la timidité suivie, quelques fois, d'un grand courage et de désespoir. Ils s'imaginent que le mal qu'ils ressentent est aussi dangereux qu'incommode, et se fâchent contre ceux qui tâchent de les convaincre du contraire.

Après avoir parlé des principaux symptômes qu'on observe dans cette maladie, il me reste à décrire les causes qui, agissant sur la constitution, la mettent à même de les développer. Ces causes doivent naturellement être divisées en deux classes. Dans la première, je ferai mention des causes physiques et morales dont l'action tend à introduire dans la constitution la disposition à la *Névropathie.* Dans la seconde, je mettrai en considération les causes également physiques et morales qui, agissant sur une constitution ainsi disposée, causent tous les accès qu'elle manifeste.

CAUSES PRÉDISPOSANTES PHYSIQUES.

Les causes prédisposantes physiques sont de deux genres; il en est qui sont inhérentes à la constitution individuelle,

qui naissent avec elle ; et d'autres qui viennent après la naissance de l'individu.

Parmi les premières se rengent l'âge, le sexe, le tempérament.

Comme le libre exercice de la sensibilité s'allie avec un degré moyen de cohésion dans les solides, il suit de là que les enfans seront le plus exposés à son altération, à raison de l'extrême mollesse de leurs fibres, qui fait que la moindre impression est ressentie avec la plus grande violence. Quoique cette délicate mollesse des organes soit naturelle à l'homme dans ce bas âge, elle peut encore être renforcée, affaiblie ou altérée par des vices qui lui auront été transmis par les pères ou les mères; pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter les exemples cités par *Lancisi*, *Van-Swieten*, *Viridet*, *Willis*, *Mandeville*, *Andrée*, *Perry*, *Delius*, *etc.*, par les alimens que l'on donne aux enfans dès leur naissance. Voilà pourquoi, des vices de lait jettent souvent un germe de maux nerveux que rien ne peut arrêter; un lait âcre les tient à cet âge tendre dans un état d'irritation continuelle qui nuit au développement de leurs forces vitales, et qu'on ne parviendrait à détruire, si l'on n'y remédioit d'abord par la substitution d'un lait frais, le mieux choisi, et si l'on ne faisait nourrir plus long-tems l'enfant que l'on n'auroit fait sans cela. Une crue trop rapide ne contribue pas moins à produire et à fortifier cette mauvaise disposition, en développant tout d'un coup les organes, et en s'opposant au degré nécessaire de cohésion.

Relativement au sexe, la constitution délicate, la finesse du tissu, les mœurs douces que la nature a ménagées à

la femme, prévoyant le rôle qu'elle devait jouer dans la société, la rendent plus mobile et plus disposée aux maladies nerveuses. Aussi voyons-nous, avec douleur, cette intéressante moitié de notre espèce être le plus souvent en proie à la maladie que je décris !

Quant au tempérament, les hommes d'une constitution lâche, pituiteuse, ainsi que ceux d'un tempérament sec, bilieux, picrocoles, comme les appellait *Galien*, seront le plus disposés à la *Névropathie*; en ce que chez les uns le dégré de cohésion péche par défaut, et chez les autres par excès. De plus, ces derniers portent un principe irritant qui agit continuellement sur la sensibilité, et s'altère plus ou moins.

Parmi les causes étrangères à la constitution, et qui viennent renforcer les dispositions de celle-ci, on compte les maladies qui ont précédé, et les erreurs commises dans le régime.

Les maladies qui tendent le plus à introduire dans le corps cette disposition, sont toutes celles qui attaquent principalement le système nerveux; comme les fièvres intermittentes, les maladies accompagnées de malignité, d'assoupissement, de délire; les maladies éruptives, par l'impression forte que fait sur la sensibilité l'âcreté du virus; les maladies vénériennes.

L'influence de toutes ces causes sur la production de la *Névropathie* est incontestable; les auteurs en rapportent une infinité d'exemples. *Tissot* a vu des hommes très-forts craindre, dans leur convalescence, l'odeur des roses et de toutes les fleurs que les femmes vaporeuses ne peuvent supporter,

et avoir la même sensibilité pour tout, les mêmes angoisses.

Les douleurs locales permanentes ne tendent pas moins au même but; car, comme tout est lié dans l'économie vivante, que toutes les opérations qui se font dans elle tendent à la conservation de la vie, l'altération d'une fonction doit bientôt influer sur toutes les autres, et le corps doit en souffrir.

Les pertes immodérées, les excès dans les plaisirs de Vénus, la trop grande abstinence de ces mêmes plaisirs, les médicamens trop actifs doivent être rangés dans la même classe, parcequ'ils produisent très-souvent les mêmes effets.

La mauvaise qualité des alimens et des boissons, ainsi que l'intempérence (1), sont les sources les plus fécondes de *Névropathie*. Combien d'hommes traînent misérablement leur vie sous le poids de la douleur, pour s'être livrés habituellement et avec excès aux plaisirs de la table (2) !

Les alimens non fermentés, en dégageant une grande quantité d'air pendant l'acte de la digestion, gonflent l'estomac et les intestins, au point que leurs tuniques étant extrêmement

---

(1) La gourmandise, a dit *J. J. Rousseau*, est le vice des cœurs qui n'ont pas d'étoffe; l'ame d'un gourmand est toute entière dans son palais; il n'est fait que pour manger : dans sa stupide incapacité, il n'est qu'à table à sa place; il ne sait que juger des plats.

(2) Aussi, dit *Adisson*, lorsque je vois ces tables à la mode couvertes de toutes les richesses des quatre parties du monde, je m'imagine voir la goutte, l'hydropisie, la fièvre, la léthargie et la plupart des autres maladies cachées en embuscade sous chaque plat.

dilatées, et ne pouvant plus s'appliquer sur la pâte alimentaire, produisent des anxiétés, un mal-aise qui altèrent toutes les fonctions, et décident à la longue de grandes affections nerveuses.

L'usage prolongé des substances délicates, de facile digestion qui ne lestent pas assez l'estomac, ou plutôt les forces qui animent ce viscère, décide une faiblesse de tout le système, et donne lieu à beaucoup d'affections chroniques, ainsi que l'a observé *Kempf. Hippocrate* avoit dit aussi que le mauvais régime rapprochoit le terme de la vie: *alimenta mollia, juscula tenuia crebriùs assumpta, partes solidas effeminant.*

L'usage universellement répandu de la bouillie dont on gorge les enfans, ne doit pas moins être regardé comme une de ces causes qui agissent avec d'autant plus d'énergie, qu'elles portent sur des constitutions très-rapprochées de leur origine. Les selles glaireuses, les dévoiemens, les coliques, le gonflement de l'abdomen, les torticolis, les convulsions qui étranglent les enfans sous les yeux de leurs mères, ne peuvent pas résoudre ces femmes incrédules à écouter la voix des ministres de la santé, quand ils leur disent de substituer à cet aliment un peu de bouillon, où on auroit jeté un peu d'orge ou d'avoine concassés, avec un peu de beurre frais; ou mieux encore, du lait avec du pain émié. *Vandermonde* avait bien reconnu la vérité de ce que je dis ici, quand il dit; ce mélange indigeste de lait et de farine qui n'a pas fermenté, ne forme dans l'estomac des enfans, qu'un mixte qui n'éprouve d'autre changement que celui qui le ramème à son âcreté originaire.

Les épices font assez sentir, par leurs qualités naturelles,

qu'elles ne nous ont pas été données pour entrer dans nos alimens au point où nous les employons. Leurs vertus âcres, stimulantes, volatiles montent dans le tems de la première digestion; le ton a un dégré bien supérieur; mais il ne tarde pas à survenir un dégré d'atonie considérable de tout le système; et l'habitude de ces alternatives devient une puissante cause de *Névropathie.*

Les liqueurs spiritueuses ne méritent pas moins de trouver ici leur place; le vin pris immodérément est pour les jeunes gens, ce que le fumier est pour les arbres, comme l'ont très-bien dit les meilleurs observateurs : le fumier pousse le fruit et fait périr les arbres; l'ivrognerie attaque l'homme dans tous ses principes, ruine toutes ses forces, détruit les facultés de l'ame et le rend odieux à la société.

La vie sédentaire, molle est encore une puissante cause de *Névropathie.* Aussi voit-on les paysans les plus robustes, occupés tout à coup à des arts sédentaires, devenir vaporeux. Les gens de lettres qui ne prennent aucun exercice, et se tiennent continuellement sur leurs livres , ainsi que ceux dont le genre de travail ne leur permet que de se tenir courbés, se gâtent l'estomac, perdent l'appétit, les excrétions diminuent et le corps s'énerve. Les gens de lettres, dit *Rousseau*, sont de tous les hommes, ceux qui vivent le plus assis, pensent le plus; et sont par-là les plus malades et les plus malheureux de tous les hommes. »

Peut-être que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication infinie des romans depuis quelque tems, et le luxe en tout genre si répandu parmi elles. De la bavette jusqu'à la décrépitude ,

elles lisent ces écrits qui les flattent en excitant, en enflammant leur imagination, avec une telle ardeur, qu'elles craignent de se distraire un moment; ne prennent aucun exercice, et passent la moitié des nuits pour contenter cette passion. Une fille qui, à l'âge de dix ans, lit au lieu de courir, doit être à vingt une femme à vapeurs, et non une bonne nourrice. Les historiens ont constaté que les dames Romaines ne connurent les vapeurs, que quand la conquête de l'Asie eut introduit le luxe et la mollesse dans la république Romaine.

CAUSES PRÉDISPOSANTES MORALES.

L'auteur de la nature, voulant faire en tout, honneur à l'espèce humaine, a, en livrant l'homme à des passions immodérées, joint à ces passions la raison pour les gouverner. Les passions sont donc naturelles à l'homme, et lui sont nécessaires pour passer heureusement la période d'existence qu'accompagne le principe vital, en tant qu'elles sont maîtrisées, gouvernées par la raison. Alors l'homme chante, rit, pleure; réjouit, excite, affecte ses semblables avec son être, et toujours d'une manière limitée. Mais si, ingrat aux bienfaits des lois créatrices, et au bonheur qu'elles lui promettent, il s'abandonne avec excès à ces passions, de manière qu'elles dépassent l'influence de la raison, que de maux ne devra-t-il pas résulter de l'habitude des secousses qu'elles impriment à toute l'économie; et qu'elle puissante cause de *Névropathie*, si, comme le prétendent la plupart des auteurs, leur premier effet se fait ressentir sur le principe sensitif!

Quoique nous ne puissions clairement concevoir l'action des passions de l'ame sur le corps, l'observation nous démontre, à n'en pouvoir douter, l'influence qu'elles ont sur les opérations animales, et les modifications qu'elles portent dans toutes les fonctions du corps du sujet qui les éprouve. Ainsi la *joie*, cet état, cette situation morale qui, de quelque cause qu'elle vienne, produit des effets physiques très-sensibles, est toujours avantageuse, quand elle est modérée. *Aretée* avoit déjà bien apprécié les effets de la joie modérée : *delectationis quidem hi fructus sunt*, *bona concoctio*, *carnis conveniens incrementum*, *corporis floridus color*; *tristitia verò istorum contraria* (1).

Mais la joie immodérée produit des effets plus actifs; *Gorter* vit une femme qu'une joie imprévue jetta dans un crachement de sang mortel (2).

L'*espérance*, cette joie, ou cette tristesse future, qui fait réjouir ou craindre l'individu de l'événement heureux ou malheureux qu'il attend, doit porter obstacle aux autres fonctions, par la vive tension de l'esprit vers l'objet espéré.

L'*amour très-vif*, en occupant continuellement et fortement d'un seul objet, nuit à la santé, et donne lieu à des veilles opiniâtres, à la maigreur, à la faiblesse; varie le mouvement circulatoire des humeurs. C'est aux variations du pouls qu'*Hippocrate* reconnut l'amour de *Perdicas* pour *Phila*, l'une des femmes de son père.

---

(1) De morbis chron. cap.

(2) De perspirat. insensib. p. 545.

L'*amour malheureux* peut occasionner des peines plus cruelles, et des effets plus funestes. La mort de la maîtresse de *Guillaume* de *Latour* le rendit fou ; sa folie consistait à ne vouloir pas la croire morte, et à la chercher par tout; enfin, il mourut au bout d'un an de chagrin de ne la point trouver (1)

Quoique le *désir*, sur-tout lorsqu'il est accompagné de crainte, trouble les fonctions par la tension continuelle du cerveau vers l'objet qu'on voudrait posséder ; l'*ambition* et l'*avarice* poussent cette action encore plus loin ; le *désireux* a terminé ses tourmens en arrivant au but désiré ; l'*ambitieux* et l'*avare* réussissent sans cesser de désirer ; parce que, dès qu'ils sont parvenus à un but, il s'en trouve un autre derrière qui devient, dans l'instant même, l'objet d'un nouveau désir. Aussi la fièvre lente et les maux nerveux qui l'accompagnent font-ils distinguer, parmi le nombre, ces êtres dangereux à la société.

Il n'est pas de maux que la *haine* et la *jalousie* n'enfantent ; la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la témérité, des mouvemens furieux en sont toujours les suites. Est-ce par haine ou par fureur que le cercopithèque tombe en défaillance, en voyant seulement la peau du crocodille (2). *Tissot* a vu une femme devant qui on ne prononçait pas le nom d'une autre femme qu'elle détestait, sans qu'elle n'eût des défaillances et des convulsions.

Cette crainte qu'ont les *jaloux* de perdre le plus précieux des biens, la crainte plus affreuse d'être trahi par ce qu'ils

---

(1) Histoire des Trouvadours, t. 2, p. 148.

(2) *Bomare*, dict. d'hist. nat.

aiment, la haine contre ceux qu'ils soupçonnent pouvoir penser les leur enlever, et l'attention continuellement fixée sur tout ce qui les entoure, conduisent ces êtres à la tristesse et au chagrin; leur sommeil se perd, l'appétit diminue, et toute la machine se dérange. Si des mouvemens de fureur se mettent de la partie, ce qui arrive assez souvent, ces sujets se livrent jusqu'à commettre les actes les plus atroces. *Raimond* de *Castel-Roussillon* fit poignarder *Guillaume* de *Cabestaing*, et manger son cœur à sa femme (1). La femme du *prince de Condé* mourut de jalousie, en voyant son mari s'attacher à la *Limeuil*, demoiselle de Cathérine de Médicis.

Cette violente passion, la *colère* qui, en excitant une haine prompte et subite, accompagnée du désir, non-seulement d'éloigner, mais même de faire du mal à l'objet qui a nui, augmente excessivement l'action des systèmes sensitif, musculaire, sanguin et de tous les organes sécrétoires, et porte un trouble majeur dans toute la machine.

La *tristesse*, en imprimant des mouvemens inverses à ceux de la joie, ne produit pas des accidens moins graves qu'elle. Dirigeant les mouvemens de la périphérie vers le centre, elle empêche le développement du corps, fait éprouver un sentiment de pression douloureuse dans la région précordiale, change le mouvement péristaltique, et accumule les humeurs vers le centre du corps. Aussi *Lieutaud*

---

(1) Histoire des Trouvadours, t. 1, p. 147.

a-t-il vu la veine cave monstrueusement dilatée chez un homme qui avoit eu beaucoup de chagrins (1).

L'action de ces deux genres de causes, ainsi que celle d'autres espèces dont l'énumération me menerait trop loin, tend à introduire peu à peu la cause prochaine, essentielle de la *Névropathie* dans le corps, et il ne s'agit ensuite que de causes très-légères qui n'auraient, sur des constitutions autrement disposées, aucune action, pour en développer tous les accès.

CAUSES OCCASIONNELLES EXCITANTES.

Ces causes sont toutes celles que j'ai énumérées dans la classe des prédisposantes, ainsi que d'autres moins puissantes: comme, le passage subit d'une température chaude à une température froide; des narrations tristes; un spectacle surprenant auquel on ne s'attendait pas. Il est rapporté que le chancelier *Bacon* était sujet à se trouver mal, lorsqu'il voyait une éclipse de lune.

La vue de certains objets, comme celle du *crapaud*, du *rat*, du *chat*, ou de quelque autre image innocente, produit alors de grands effets sur la sensibilité altérée. C'est ainsi que la vue d'un chat, et ce qui est encore plus singulier, les seules émanations invisibles de cet animal ont occasionné des anxiétés, des faiblesses, des syncopes et des sueurs à des femmes vaporeuses (2).

---

(1) Hist. anat. med. t. 1, p. 135.

(2) Kau *Boërhaave*. impt. faciens. §. 409.

L'application de quelques substances incapables de produire aucun mauvais effet, décide dans ce cas des accidens graves. On a vu des mouvemens convulsifs survenir à la suite d'un verre d'eau froide qu'on venait d'avaler.

Les odeurs les plus suaves, celles qui flattent le mieux l'odorat; comme, celle de la *rose*, du *musc*, de l'*ambre gris*, etc. excitent des convulsions et autres accidens dans cette lésion de la sensibilité. *Boyle* parle d'un homme qui était sujet à se trouver mal, quand on portait de la tanaisie auprès de lui.

Le bruit que fait une porte en se fermant, celui d'une cloche et autres, produisent le même effet. Le même auteur fait mention d'une femme à qui il suffisait d'entendre le son d'une cloche ou quelque autre grand bruit, pour tomber dans des évanouissemens que l'on avait peine à distinguer de la mort (1).

Enfin, je connais une femme vaporeuse, qui n'a besoin que d'entendre le bruit que fait une assemblée en parlant, soit à la promenade ou ailleurs, pour tomber en syncope avec perte de connaissance et de mémoire; quand elle commence à reprendre ses sens, elle se met à tirailler les bras en pleurant.

TERMINAISON.

Il est peu de maladies, soit aigues, soit chroniques, qui soient moins redevables à la nature, quant à leur gué-

---

(1) *Boyle*, de utilit. physic. experim. part. *ij*.

rison, que la *Névropathie*; car elle ne saurait abandonner l'habitude vicieusement contractée qui entretient cette affection, sans qu'elle y soit excitée par les puissances de l'art. Aussi voyons-nous qu'après que les *Névropates* ont été tourmentés, pendant long-tems, par un grand nombre des symptômes que j'ai décrits, il arrive quelquefois qu'ils en sont soulagés par le nombre des années qui change leur tempérament, ainsi que l'a observé *Chayne*; mais le plus souvent ces malades tombent dans la mélancolie, l'hypocondriacie, deviennent fous, sont attaqués de l'hictère noir, d'hydropisie, de tympanite, de phthisie pulmonaire, de paralysie, d'apoplexie, ou de quelque autre fâcheuse maladie.

Il faut donc éviter une trop longue expectation dans cette maladie, et recourir à une bonne méthode de traitement artificielle. La méthode analytique, par cela même qu'elle a pour objet de décomposer la maladie dans ses divers élémens, pour les combattre chacun séparément, suivant leur degré respectif de dominance, est celle qui promet le plus, et doit par conséquent être préférée à toute autre.

Je considérerai le traitement analytique sous deux points de vue différens, et comme analogue à l'état du malade pendant chaque accès, et comme propre à l'état que présente le malade pendant les intervalles que laissent les accès entr'eux.

TRAITEMENT PROPRE AUX INTERVALLES, OU DE LA DISPOSITION AUX ACCÈS.

Pour que ce traitement soit méthodique et vraiement analytique, il doit se fonder sur les modifications particu-

lières du système sensible qui entretiennent cette disposition maladive. Or, ces modifications se réduisent à l'état de spasme ou d'atonie, ainsi qu'à un état mixte, dans lequel coexiste en même tems le spasme et l'atonie.

Ces modifications doivent être combattues séparément, avant d'employer les remèdes principaux dont l'action va directement à détruire le premier élément de la maladie, qui est, comme je l'ai dit plus haut, la chute du rapport qui existe naturellement entre les forces sensitives et les motrices.

Traitement du spasme. Lorsque c'est le spasme qui prédomine, on l'attaque par tous les moyens dont les vertus tendent à relâcher tout le système. Les délayans, les humectans, les adoucissans pris en grande quantité, et de manière que leur usage soit long-tems prolongé, en font la base.

Les bains domestiques tièdes et même un peu chauds, simples ou composés ; les pédiluves également tièdes ou chauds, entreront pour beaucoup dans ce traitement. Les lavemens rafraîchissans, d'eau pure, ou rendus plus émolliens par la décoction de certaines plantes qui possèdent cette vertu ; telles que la mauve, la pariétaire, la mercuriale, la joubarbe, les graines de lin et autres, administrés à la méthode de *Kempf.* On fera des fomentations émollientes : on appliquera des cataplasmes avec le marc des plantes qui auront servi pour les lavemens, sur diverses parties du corps, principalement sur l'abdomen.

Les tisanes seront rafraîchissantes et adoucissantes, comme l'eau de ris, d'orge, de laitue, de saponnaire, le petit

lait clarifié, pris en grande quantité, et sans interruption. La gélatine des animaux est très-appropriée à cet état; ainsi on donnera des bouillons de *veau*, de *poulet*, d'*agneau*, de *chevreau*, de *grenouilles*, de *tortues*, avec la précaution de ne pas laisser la viande trop de tems, de manière que le bouillon ne puisse se charger de la partie graisseuse.

Le régime sera aussi humectant et adoucissant, d'après les mêmes vues. Son objet est de ramollir, de détendre le systême des solides. Il devra être habituellement végétal plutôt qu'animal. On usera sur-tout d'*épinars*, de *laitues*, de *pourprier*, d'*oseille*, de *carrotes*, et d'autres végétaux aqueux peu assaisonnés; bouillis seulement dans l'eau, et accommodés avec un peu de crême et de lait. Si on permet de la viande, elle sera blanche plutôt que noire; comme le *poulet*, l'*agneau*, le *chapon*, etc. Il faut soigneusement s'abstenir des poissons de mer; ceux de rivière sont à préférer; si on en permet l'usage, on les fera simplement griller, et on les mettra en sauce blanche.

C'est une conséquence nécessaire d'éviter tout aliment échauffant, épicé, les salaisons, les liqueurs spiritueuses, le café; enfin on doit proscrire tout ce qui peut irriter et échauffer.

Si j'ai omis quelque chose sur ce point de traitement, on peut consulter *Pomme* qui a poussé la méthode relâchante le plus loin possible, d'aprés la fausse idée qu'il s'était faite des maladies nerveuses, qu'il attribuait, sans distinction, au racornissement des nerfs.

Traitement de l'atonie. Cette disposition étant diamétralement opposée à celle qu'introduit le spasme, doit

nécessairement exiger une méthode de traitement inverse; car il entre naturellement dans le plan d'un mode curatif d'opposer l'un de ces états à l'autre. Ainsi, tous les moyens qui peuvent donner du ton aux solides sont applicables à ce cas-ci : comme, les bains froids d'eau pure, ou chargés de substances aromatiques, astringentes ; les douches d'eau froide, les applications de glace, les frictions faites avec des flanelles imprégnées de vapeurs aromatiques ; on peut encore se servir de la broche d'Angleterre, qui remplit fort bien le but qu'on se propose.

A l'intérieur, on fait user des fortifians, des toniques, des amers. Le quinquina pris sous toutes les formes, combiné avec quelques préparations de fer ou autres semblables qui jouissent d'une propriété tonique et fortifiante. Les amers sont sur-tout très-convenables ; car, en fortifiant les organes digestifs, ils déterminent, par voie de sympathie, une invigoration semblable dans tout le système des solides. Parmi les médicamens de cette classe, on doit donner la préférence à la racine de *valériane*, aux sommités de *centaurée*, à l'écorce d'*orange*, à la racine de *gentiane*, et surtout à l'*extrait* de cette dernière.

Si les amers paraissent trop échauffer, on les mêle avec de petites doses d'élixir vitriolique, ou autres substances propres à corriger cet effet. *Witt* a tiré de grands avantages de l'alliage du quinquina avec les amers qu'il faisait infuser au bain-marie dans l'eau-de-vie. L'élixir viscéral stomachique d'*Hoffmann* ne doit pas être oublié; car il a tous les avantages des teintures amères, sans en avoir les inconvéniens. On doit faire usage des eaux minérales ferru-

gineuses, comme celles de *pyrmont*, de *spa*, de *Bath*, etc. Dans le cas où l'atonie serait trop sensible, on pourrait combiner le quinquina avec l'écorce de *Winter*, les préparations martiales et alumineuses.

Un opiat qui serait fait avec l'extrait d'aloès, de conserve de rose, d'extrait d'énula-campana et de safran de mars dans l'eau de menthe, serait très-approprié. Il faut que l'usage de ces remèdes soit long-tems continué, et que le malade fasse beaucoup d'exercice dans un air sec et pur, pendant le tems qu'il les prendra.

Le régime doit être accommodé aux vues du traitement méthodique. On doit choisir les alimens qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de principe nutritif, et qui ne demandent pas une grande action de la part des forces digestives, pour être élaborés. Telles sont toutes les substances *gélatineuses*, *analeptiques*, *nutritives* ; les purées, les viandes des jeunes animaux, etc. La gelée de corne de cerf est un analeptique qui convient à titre d'aliment et de médicament : on la mêlange avec un lait d'amande, qu'on peut aromatiser avec un peu de cannelle ; ce qui forme un blanc agréable à manger.

Le vin ne devra pas être oublié ; on le prendra généreux et de bonne qualité. Celui de Bordeaux paraît être le meilleur, en ce qu'il est en effet le plus tonique : aussi, est-ce celui qui est le plus recommandé par les auteurs. Les autres boissons, dont on fera usage, seront prises à froid, et à la glace, s'il est possible.

TRAITEMENT PERTURBATEUR. Il est quelquefois difficile, quoiqu'on se soit aidé de tous les caractères qui ser-

vent le plus à les distinguer; tels que le tempérament du sujet, les circonstances qui ont eu lieu avant l'invasion de la maladie, les causes qui ont précédé; il est souvent difficile, dis-je, de distinguer lequel de ces deux élémens prédomine; si l'un d'eux existe seul, ou si tous les deux existent à la fois.

C'est à cette difficulté qu'on éprouve dans l'analyse de la maladie, que se rapporte le traitement perturbateur, ou la méthode perturbatrice du grand *Barthez*. Son but est de ramener le principe sensitif, comme par oxillation à l'observation des lois naturelles, et par les impressions qu'on lui communique en sens contraire, de le distraire ainsi, de ces mouvemens par lesquels il opérait la maladie.

On fait prendre journellement au malade des bains tièdes, et on lui ordonne l'exercice à cheval; on combine l'usage du lait et celui du quinquina; on lui fait faire usage alternativement des délayans et des stomachiques. On retire encore de grands avantages des voyages de long cours, ainsi que de la navigation; parce que, la nouveauté des objets, le concours de nouvelles circonstances, font prendre à la nature un ordre d'habitude nouveau, et l'arrachent à celui vicieusement contracté qui entretient la maladie;

Après avoir combattu en partie le spasme et l'atonie, il reste à rétablir l'équilibre entre les forces vitales, ou la *stabilité d'énergie*, au moyen des remèdes généraux. C'est ici, que se rapportent tous les vrais toniques, parmi lesquels le quinquina doit occuper le premier rang.

TRAITEMENT DES ACCÈS.

Dans les attaques des symptômes les plus fâcheux, on

doit corriger ou modérer la sensibilité vicieuse, par des remèdes nervins ou sédatifs appropriés. Les anti-spasmodiques directs produiront cet effet.

On devra préférer ceux dont l'expérience aura le plus souvent constaté l'efficacité : comme, l'éther sulfurique, la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, la teinture de castor, celle de succin, l'assa-fœtida, etc. C'est parmi ceux-là, qu'on doit choisir dans l'invasion de l'accès et pendant son cours ; le musc, le camphre, la valériane devront être réservés pour la fin, parcequ'ils servent plus à fixer l'état du système.

Les vapeurs des substances puantes peuvent être employées avec succès dans les grands accès, comme nous l'a fort bien observé le professeur *Seneaux*, dans son cours de maladies des femmes, en parlant des accès histétiques, qui imitent souvent ceux de la *Névropathie*.

Si le malade éprouve des vives douleurs, on les calme avec l'opium qu'on aura déchargé de son principe résineux. *Witt* à employé avec fruit, un grain et demi d'opium, mêlé avec un peu d'assa-fœtida ; il le donnait le soir au moment du coucher, pour prévenir les anxiétés, les oppressions, les douleurs vives, la difficulté de respirer que les vaporeux éprouvent fréquemment.

On calme les douleurs locales par des topiques sédatifs ; tels qu'un cataplasme d'opium et de camphre, appliqué sur l'endroit douloureux ; l'application de linges trempés dans des décoctions de plantes émollientes et aromatiques ; les vapeurs d'eau chaude dirigées sur l'endroit souffrant.

TRAITEMENT MORAL.

On conçoit facilement que l'influence d'un traitement moral dans la *Névropathie* s'étend jusqu'à un point avantageux pour le soulagement du sujet. Il peut se rapporter aux deux parties du traitement médicamenteux, mais principalement au traitement des accès, qui sont le plus souvent excités par des passions.

Les ressources qui se présentent au médecin dépendent moins, dans ce cas, de son art, que de la souplesse de son esprit. Il doit être tout occupé à faire naître dans l'ame du sujet qu'il a présent, des idées opposées à celles qui le tourmentent, en lui parlant le langage de la saine philosophie.

Connaissant, par le fait, la manière d'agir des passions de l'ame sur le corps, il combattra leurs effets, en en développant d'autres qui agissent en sens contraire. Ainsi, la joie combattra les effets de la tristesse ; la colère, ceux d'une langueur qu'aurait occasionné un amour malheureux. Un historien rapporte que la femme de l'Empereur *Paléoloque second*, le guérit d'une maladie de langueur, en le fâchant très-souvent, de propos délibéré, par une contradiction continuelle (1).

On ne doit pas ignorer la connaissance des passions favorites du sujet, sur-tout dans les grands accès ; car, leur objet peut réveiller le sentiment éteint pour tout autre.

---

(1) *Fick*, de iræ effica.

Tissot rapporte qu'un médecin ne pouvant tirer aucune marque de sentiment d'une femme fort avare, qui était tombée en léthargie, s'avisa de lui mettre dans la main quelques écus neufs, et elle commença à reprendre connaissance en les serrant. *Morand* a vu aussi un joueur qui ne sortit de la plus parfaite insensibilité, que quand on lui cria à haute voix *quinte, quatorze et le point* (1).

Telles sont, ILLUSTRES PROFESSEURS, les idées que je me suis faites de la *Névropathie* ; j'ose les soumettre aujourd'hui à votre jugement, quoique je sente l'imperfection dn mon travail ; vous n'y trouverez, sans doute, que les mauvaises traces d'un bon cachet qu'imprime une main encore jeune ; mais je serai dédommagé, si je puis me flatter d'avoir conçu quelques-uns de ces grands principes qu'on ignorerait parfaitement, en s'éloignant de cette célèbre École.

F I N.

---

(1) Opuscules.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, *Directeur.*
Physiologie, et Anatomie.	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUX.
Chimie.	J. A. CHAPTAL. J. G. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. . . . .
Clinique interne.	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans.	J. SENEAUX. . . . .
	Paul-Joseph BARTHEZ. Auguste BROUSSONET.